

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 42. – juin 2009

Hommage à Marta Sordi

Notre association a l'immense regret d'annoncer le retour à Dieu, ce 5 avril, de Marta Sordi qui avait collaboré à nos *Nouvelles* presque depuis les origines (n°20 de novembre 2003) et qui nous a toujours épaulés et encouragés dans la défense scientifique de l'historicité des Evangiles, qui représentait, pour elle aussi, une priorité absolue. D'une érudition remarquable, n'ayant d'égaux que son humilité et son immense bonté, cet "éminent savant", cette "historienne de race", comme elle a été définie, a professé pendant plus de trente ans à l'Université Catholique de Milan (La Cattolica) et y a dirigé l'Institut d'Histoire de l'Antiquité de la faculté des Lettres et Philosophie. Elle a reçu la médaille de la Ville de Paris en 1997 et en 1999 la médaille d'or du Président de la République Italienne pour les bienfaits rendus à la culture, mais elle est surtout connue pour le grand nombre de livres et d'articles (1) qu'elle a écrits, particulièrement sur les rapports du Christianisme et de l'Empire romain, sans parler d'innombrables autres thèmes relatifs à l'histoire antique.

Elle a été aussi pendant vingt ans le vénéré et bien aimé professeur d'Ilaria Ramelli, cette remarquable jeune érudite dont nous publions régulièrement les découvertes et qui nous honore de son amitié.

Cinzia Bearzot, une autre ancienne élève de Madame Sordi, dans son discours de clôture des funérailles la décrivait ainsi : « Toujours attentive au problème complexe du rapport foi / raison, elle s'interrogea sur lui, avec une réflexion qui se inversait aussi bien dans son enseignement universitaire que dans son activité d'écrivain, ou dans les occasions où elle participait à la vie de la com-

- 1...Hommage à Marta Sordi, par Marie-Christine Ceruti.
- 2...A propos du livre de J-M. Salamito, « *Les chevaliers de l'Apocalypse, Réponse à MM. Prieur et Mordillat* », par Gilles Pichon.
- 3...Mgr Enrico Galbiati, un humble et valeureux défenseur de l'historicité des Evangiles, par Don Massimo Astrua.
- 5...Entretien avec Jean Carmignac paru le 16 mai 1971, dans le journal L'HOMME NOUVEAU.
- 7...Pater Noster, Jean Fabre et la mort, par Christian Fayat.
- 8...Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les auteurs païens du 1^{er} s. ap. J.-C., (IX^{ème} partie), par Ilaria Ramelli.
- 9.. ✓ La 6^e demande dans le « Notre Père » en breton, par Gilles Pichon.
✓ Flav. Josèphe : le voile du Temple déchiré, l'homme de bien livré à la mort et le tombeau vide, par J. C. Olivier.
- 11.« Xe Maria », un autre indice de l'historicité des Evangiles, par Marie-Christine Ceruti.
- 12..Assemblée générale annuelle : Samedi 12 décembre 2009.
- 13.. En encart, photos du graffiti trouvé à Nazareth : XE MAPIA = Kàire Maria = Ave Maria.

munauté ecclésiastique : et elle trouva l'unité de la foi et de la raison, à l'écart de tout conditionnement confessionnel, dans la recherche passionnée et scrupuleuse de la vérité. »

Cette passion, ce caractère enflammé n'a pas échappé à Stefano Zurlo, journaliste de la revue *Tracce*, qui décrit ainsi ses réactions : « À qui pensait que le Christ de l'histoire n'était que l'enfant Jésus de la crèche, une fable ou à peine plus, elle répondait avec une mitraille de noms, de dates, de personnages. »

A moi qui ai eu la chance immense de pouvoir la rencontrer chez elle, elle a révélé sans le vouloir, en passant, en me parlant de sa vie de tous les jours, entre deux de ces "mitrilles" à la fois admirables et sans prétention déversées avec le feu de qui défend la vérité, la preuve de son immense bonté envers les autres, envers les petits et les pauvres.

Et de cela il faut bien que je porte témoignage.

Merci Madame Sordi !

Marie-Christine Ceruti

(1) *La Lega tessala fino ad Alessandro Magno* (1958) ; *I rapporti romano-ceriti e l'origine della civitas sine suffragio* (1960) ; *Il cristianesimo e Roma* (1965) Bologna, Cappelli ; *Roma e i Sanniti nel IV secolo a.C.* (1969) ; *Alessandro Magno tra storia e mito*, a cura di M. Sordi, Milano, Edizioni Universitarie Jaca, 1984 ; *Il mito troiano e l'eredità etrusca di Roma* (1989) ; *La dynasteia in Occidente: studi su Dionigi I* (1992) ; *Prospettive di storia etrusca* (1995) ; *Scritti di Storia greca* (2002) ; *Scritti di Storia romana* (2002) ; *I cristiani e l'Impero romano* (2004) ; *Il mondo greco dall'età arcaica ad Alessandro*, Milano, Jaca Book, 2004 ; *Impero romano e cristianesimo. Scritti scelti* (2006) ; *Sant'Ambrogio e la tradizione di Roma* (2008).

A propos du livre de Jean-Marie Solamito :
« Les chevaliers de l'Apocalypse, réponse à MM. Prieur et Mordillat » (*)

Voici une démonstration parfaite de l'imposture de ces deux « chevaliers de l'antichristianisme » que sont MM. Prieur et Mordillat. Leur imposture commencée en 1997 sur la chaîne de télévision *Arte* par leur série d'émissions *Corpus Christi* s'est poursuivie depuis lors pour aboutir dernièrement (2008), toujours sur *Arte*, par une série de douze épisodes sur l'Apocalypse (avec édition en DVD), émissions toujours d'aussi mauvaise foi mais suffisamment habiles pour tromper le monde sous des apparences de vérité historique.

La courte mais pertinente recension de ce livre de salubrité publique donnée par la remarquable revue *Catholica* (**), se termine par ce souhait que nous faisons nôtre : « **On aimerait qu'un tel démontage de la mécanique antichrétienne soit élargi à une étude plus vaste, sur la programmation, le financement, les réseaux d'accueil, les complicités et les sources d'inspiration permettant à des entreprises de cette nature de prospérer.** »

Gilles Pichon

(*) Jean-Marie Solamito, Editions Lethielleux-Desclée de Brouwer, Paris, janvier 2009.

(**) *Catholica*, 42 rue Darreau, 75014 Paris. (n°103, Printemps 2009).

Nous maintenons la cotisation à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) mais **nous vous prions de tout coeur de ne pas oublier votre cotisation** : sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site.

Nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) un reçu de votre don pour que vous puissiez bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% de votre envoi (dans la limite de 20% du revenu imposable). Et nous remercions par avance vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

Monseigneur Enrico Galbiati

Un humble et valeureux défenseur de l'historicité des Evangiles

Dans son livre *Memorie e digressioni di un italiano Cardinale* ["Mémoires et digressions d'un Cardinal italien"] l'archevêque de Bologne Giacomo Biffi, rappelle Monseigneur Galbiati (qui fut son professeur d'Ecriture Sainte) en ces termes : « C'est certainement la personne la plus intelligente et la plus humble que j'aie rencontrée dans ma vie ».

Un autre de ses élèves – qui par la suite a enseigné la théologie pendant trente ans à la Faculté – disait : « Monseigneur Galbiati a été le seul bibliste que j'aie connu qui ait été aussi un grand théologien. » Ce qui l'a solidement orienté (contrairement à d'autres) dans la même interprétation de la Bible que son maître.

Au séminaire Monseigneur Galbiati était tellement estimé et aimé des clercs théologiens que beaucoup d'entre eux recouraient à lui, même pour des conseils spirituels et pour débrouiller des problèmes doctrinaux qu'il résolvait, avec calme et bonté en apaisant notre âme, toujours dans la fidélité à l'Eglise qu'il imprimait en nous par ses paroles mais surtout par son exemple.

Moi-même j'ai eu la grâce de l'avoir pendant quatre ans comme Maître d'Ecriture Sainte à la Faculté Théologique de Venegono (dans la province de Milan). Mais surtout j'ai eu la chance, imméritée, de conserver son amitié pendant tout le reste de ma vie sacerdotale, jusqu'à sa sainte mort.

Avec lui et avec Don Paolo, un autre de ses élèves qui l'aimait beaucoup, nous avons fait une vingtaine de voyages en Terre Sainte, en Mésopotamie, depuis Ur jusqu'à Harran, dans le Sinaï, en Perse, en Egypte, en Asie Mineure, etc., nous abreuvant de ses explications, grâce auxquelles nous avons appris à connaître la Bible comme réalité historique enracinée dans le temps et dans l'espace.

Alors qu'il n'était encore qu'un jeune prêtre il écrivit ce livre merveilleux portant le titre de *Pagine difficili dell'Antico Testamento* [Pages difficiles de l'Ancien Testament] qui orienta les Pères du Concile Vatican II eux-mêmes. Pendant ce même Concile le Pape Paul VI, qui l'avait connu pendant les années de son séjour à Milan comme archevêque, voulut l'avoir près de lui comme conseiller personnel.

C'est aussi pendant ces années-là que Mgr Galbiati traduisit l'Ancien Testament en italien, à partir du texte hébreu ou du grec de la Septante, pour la grande édition *UTET*, traduction qui servit de base aux traductions postérieures (et pas toujours heureuses) de la Bible de la CEI (Conférence Episcopale Italienne).

Cet homme, humble et modeste comme un enfant, connaissait et parlait correctement aussi bien l'hébreu que l'araméen, à tel point que les Pères Franciscains de l'Institut Biblique de Jérusalem remarquaient avec admiration les nuances de l'hébreu qu'il parlait selon qu'il était au nord ou au sud de la Palestine. Il traduisait à première vue les textes écrits en écriture cunéiforme et connaissait comme il y en a peu, les langues anciennes dans leurs dérivations réciproques, au point d'être demandé comme conseiller par beaucoup de Bibliothèques et d'Universités.

La mort le surprit pendant qu'il traduisait et mettait en ordre les anciens manuscrits arabes et persans conservés dans la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.

Mais venons-en à la défense courageuse qu'il fit de l'historicité des Evangiles, défense qui – comme nous allons le voir – lui valut l'exclusion même de l'enseignement académique.

* * *

Monseigneur Galbiati était né en 1914, la même année que l'abbé Carmignac qu'il estimait profondément et qu'il désirait énormément pouvoir rencontrer. Combien de fois, même après la mort de celui-ci, l'ai-je entendu se lamenter : « Mais pourquoi n'est-il pas possible de consulter les écrits du Père Carmignac séquestrés (il utilisait vraiment ce mot :

« séquestrés ») par l'Institut Catholique de Paris ? Mais où sommes-nous donc ? Dans un régime communiste ? »

Oui, il savait très bien, lui, que ce régime, même s'il n'était pas communiste, était en vigueur depuis des années pour beaucoup de biblistes et il en souffrait, non seulement pour eux mais surtout pour la trahison de la Vérité.

Quand on s'informait de l'hypothétique "tardive communauté chrétienne" qui aurait élaboré les soi-disant "Evangiles de la foi", il se contentait de sourire et de dire : « Parlons de choses sérieuses, parlons du petit chaperon rouge ! »

Quant à ce qui concerne le papyrus 7Q5 il prit immédiatement position pour défendre O'Callaghan non seulement à cause des arguments scientifiques adoptés par lui et par d'autres papyrologues comme Orsolina Montevicchi, mais aussi à cause de la contre-épreuve mathématique, à cause du calcul des probabilités. La position et la succession des lettres du 7Q5 – disait-il – correspondent avec tant de précision à l'Evangile de Marc qu'il est extrêmement improbable qu'elles soient le fruit du hasard.

Et c'est ainsi que Monseigneur Galbiati commença à recevoir des coups à cause de la position nette qu'il avait toujours prise en défense de l'historicité des Evangiles mais qui maintenant contrariait beaucoup les néo-bultmaniens de chez nous.

Et voici comment.

Un matin des années 80, Monseigneur Galbiati était arrivé en train de Milan à Venegono pour commencer les cours de la nouvelle année scolaire. Tandis qu'il montait les escaliers de la monumentale cour intérieure pour se rendre dans sa petite pièce, il entendit derrière lui le concierge l'appeler : « Où allez-vous Monsieur le Professeur ? » - « Je vais commencer l'école ! » - Et le concierge de répondre : « Mais on ne vous a pas prévenu ? Vous ne savez pas, Monsieur le Professeur, que vous n'enseignez plus ? Que vous avez été remplacé ? ». Après quelques recherches, le "licencié" dut constater que les choses étaient vraiment telles. Il reprit alors sa petite valise et se dirigea, incrédule mais tranquille, vers la gare.

Il avait enseigné l'Ecriture Sainte à la Faculté de Théologie de Milan pendant presque quarante ans !

Mais la Providence avait ses desseins sur son fidèle serviteur, et lui offrit l'occasion de développer un de ses talents jusqu'alors demeuré caché : celui de divulgateur génial et fidèle de la Parole de Dieu.

Sous sa direction trois jeunes prêtres de ses anciens élèves, Don Angelo Albani, Don Paolo Acquistapace et votre serviteur, se mirent au travail et publièrent en peu de temps trois petits volumes faciles à lire (*L'Ancien Testament* ; *L'Evangile de Jésus* ; *L'Eglise Apostolique*) destinés aux jeunes et au peuple chrétien pour les initier à la compréhension de l'Ecriture Sainte.

En peu d'années ces volumes dépassèrent, rien qu'en Italie, deux millions d'exemplaires et furent traduits dans toutes les langues du monde : je me souviens que la première traduction fut en langue slovaque, réclamée par des Evêques qui se trouvaient alors sous l'oppression communiste, suivie par la version portugaise, l'anglaise, la française, l'espagnole, la polonaise, l'allemande, etc., jusqu'à l'arabe et la chinoise !

Toutes les éditions s'ouvraient sur une "Présentation" dont je rapporte le dernier paragraphe, comme elle parut (et paraît encore aujourd'hui) dans la première édition de *Il Vangelo di Gesù* [L'Evangile de Jésus] de 1966 :

« Ce qui dans ce livre est vraiment original, et, à mon sens, de grande utilité, est la méthode illustrative, surtout dans l'usage des schémas didactiques et des croquis géographiques. La copieuse illustration photographique a non seulement pour but d'augmenter l'attrait et par conséquent l'intérêt, mais aussi et surtout de donner au lecteur la conscience, perpétuellement renouvelée, de se trouver en face de réalités concrètes, enracinées dans l'histoire et parfaitement localisées. L'œuvre de notre salut n'est pas seulement une doctrine, elle est en même temps une réalité historique. » Cohérent avec

cette position, Monseigneur Galbiati défendit vaillamment et publiquement, en ne se faisant pas peu d'ennemis, la datation haute des Evangiles. Dans cette entreprise il fut efficacement épaulé par le Professeur Marta Sordi envers laquelle il nourrissait une immense estime et à laquelle il laissa en héritage beaucoup de ses livres précieux.

Comme l'a défini le Cardinal Biffi, Monseigneur Galbiati fut un homme intelligent et plein d'humilité. Nous ajouterons qu'il fut aussi courageux et intransigeant en affirmant la Vérité historique de la Personne divine de Jésus ainsi qu'en ont témoigné les Evangiles depuis le début.

Don Massimo Astrua

Nous revenons sur le sujet du « Notre Père » et de sa traduction (voir nos n^{os} 29 à 33) en publiant ce témoignage de l'abbé Carmignac paru le 16 mai 1971 dans le journal L'HOMME NOUVEAU (n° 550), que nous remercions vivement de nous autoriser à reproduire cet entretien.

En pages 7 et 9 vous trouverez deux textes se rapportant aussi à la traduction de la 6^è demande du Notre Père. Nos lecteurs connaissent bien les ouvrages de l'abbé Carmignac auxquels renvoient les notes (1) (*Recherches sur le Notre Père*, Letouzey et Ané, Paris 1969 ; et (2) *À l'écoute du Notre Père*, 1^{ère} éd. Paris 1971, puis F.-X. de Guibert, Paris, 1984). Peut-être connaissent-ils moins l'article paru dans la REVUE BIBLIQUE, vol. 72, n°2 (avril 1965), pp. 218-226 : « *Fais que nous n'entrions pas dans la tentation, la portée d'une négation devant un verbe au causatif* » (3).

Entretien avec Jean Carmignac

par Denise DUMOLIN

Né en 1914, Jean Carmignac a passé presque toute sa jeunesse dans les Vosges. Entré au grand séminaire, il effectue cinq ans de Théologie et d'études d'Ecriture Sainte à Rome. De retour en France avec la guerre, en 39, il n'est pas mobilisable à cause de « ses mauvais poumons » et devient professeur de Séminaire. Quelques années plus tard, il tombe malade et passe deux ans dans un sana, suivis de neuf autres années de convalescence. Là il met son temps à profit pour continuer l'étude de l'hébreu. En 1954, ayant obtenu une bourse pour Jérusalem, il reste 18 mois en Terre Sainte et commence l'étude des Manuscrits de la Mer Morte. Envoyé à Paris pour poursuivre ses travaux, il fonde la Revue de Qumrân et se jette, à fond, dans l'exégèse. Ce qui l'amènera à une thèse très importante sur le Notre Père (1) et à de gros travaux de recherche, dans la ligne desquels s'inscrit la traduction, en hébreu de Qumrân, des quatre Evangiles qu'il a déjà commencée et qui sera son œuvre la plus importante.

Pour ne pas « se dessécher », l'Abbé Carmignac est également vicaire auxiliaire dans une paroisse parisienne du XVII^e. Récemment, un résumé de son importante étude sur le Notre Père a été publié (2). Il constitue une lecture indispensable, pour une meilleure compréhension d'une prière qui est la synthèse de la Révélation.

- *En quelles circonstances et de quelle façon avez-vous eu l'idée de faire cette thèse sur le « Notre Père » ?*

Abbé Carmignac : C'est tout à fait par hasard, en 1958. Je faisais la traduction des hymnes de Qumrân. Arrivé à un certain passage, la façon dont je traduais allait contre le contexte. J'ai, alors, tout revérifié et, en cherchant de plus près, je me suis rendu compte que c'était une citation d'Isaïe. Si, à ce moment-là on prenait le texte d'Isaïe tout allait bien...

En hébreu, les verbes ne sont pas conjugués comme en français : ils ont une forme verbale qui indique la cause et l'effet. Or, jusqu'à présent, on pensait que, lorsqu'il y avait une négation devant le verbe « au causatif », elle niait la cause (et non l'effet). Et c'est comme cela, à partir de cette citation d'Isaïe, que j'ai découvert qu'en hébreu la négation placée devant cette forme de verbe peut porter soit sur la cause soit sur l'effet...

Ensuite m'est venue à l'esprit la prière du Testament de David et, tout de suite après, le cas du *Notre Père*, avec la négation devant « faire entrer dans la tentation ». Qu'il faut traduire « **fais que nous n'entrions pas dans...** » et non pas « **ne fais pas que nous entrions dans...** » qui voudrait dire tout son contraire.

- *Avez-vous pu vérifier cette « loi » que vous aviez découverte ?*

Abbé Carmignac : Je me suis dit qu'il faudrait relever dans la Bible tous les verbes de cette sorte : ce qui était un énorme travail. J'ai commencé à le faire, pendant plusieurs jours et puis je

me suis fait aider par un prêtre de 80 ans qui connaissait l'hébreu. Ensuite possédant la liste de tous les verbes au « causatif » précédés d'une négation, je les ai tous repris pour voir ceux dont la négation portait sur la cause et ceux dont elle portait sur l'effet. J'ai relevé une trentaine de cas (ce qui est un nombre suffisant pour établir une loi philologique) où la négation portait nettement sur l'effet. Et j'ai commencé à rédiger un article là-dessus (3).

- *A ce moment-là vous avez appris, par un journal, que l'on préparait une nouvelle traduction du Notre Père. Vous avez alors terminé votre article et l'avez transmis au groupe des traducteurs. Il n'en a nullement été tenu compte dans la version choisie. Quelle a été votre réaction ?*

Abbé Carmignac : Je me suis dit : « **que faire ?** ». J'ai passé toute la soirée à réfléchir en me disant : « je ne peux tout de même pas laisser passer un texte pareil, qui est un blasphème, qui outrage Dieu et ne peut pas ne pas porter atteinte à la foi des gens. D'un autre côté, moi ça ne me regarde pas directement : je n'ai pas été consulté, j'ai fait ce que j'ai pu, on n'en a pas tenu compte. Evidemment, je peux ne pas bouger, rester tranquille. Seulement, si moi qui ai étudié le problème depuis un certain temps (cela faisait trois ou quatre ans) je ne dis rien, eh bien personne ne dira rien. Et les idées fausses vont se propager. » Je savais bien que si je me mêlais de cette question, je risquais d'avoir un certain nombre d'inconvénients, mais je me suis dit « tant pis, en conscience, il faut que j'intervienne » et j'ai écrit à l'Évêque, président la commission, qui m'a répondu dans une lettre, où il ne comprenait visiblement pas le sens de ma position, en me disant : « **nous avons choisi cette formule-là pour des motifs pastoraux.** » J'ai alors écrit à un certain nombre de personnages influents : ou ils ne m'ont pas répondu, ou ils m'ont répondu vaguement et ça n'a abouti à rien.

- *Combien y a-t-il, environ, d'exégètes en France et avaient-ils été consultés ?*

Abbé Carmignac : Il y a environ 90 membres qui composent le groupement des exégètes. A ma connaissance, on en a consulté quatre (dont un qui n'a pas répondu) mais tous, comme par hasard, appartenaient à la même tendance.

- *Vous n'avez rien dit : pourquoi ?*

Abbé Carmignac : Je ne pense pas qu'on fasse avancer le règne de Dieu en discréditant les évêques. Comme cette traduction a été approuvée par eux (quelle que soit la façon dont elle a été approuvée) je ne veux pas, pour faire changer la traduction, provoquer un scandale. Je n'ai rien dit, j'ai laissé faire. Seulement, j'ai pensé que la seule solution était de faire un livre assez sérieux (1) où l'on essaierait de prouver les choses scientifiquement. J'ai taché de le faire dans un esprit d'objectivité, sans une ligne de polémique.

- *Aviez-vous décidé, dès le début, de faire une étude aussi complète ?*

Abbé Carmignac : Au début de mon ouvrage, je pensais en faire quelque chose d'ordre surtout exégétique pour prouver, par l'hébreu, par les Manuscrits de la Mer Morte, par une étude exégétique précise, le sens de chacune des demandes du Notre Père. Seulement, ensuite, il m'est apparu que je ne pourrais pas ne pas tenir compte des Pères de l'Eglise : alors j'ai commencé à travailler les Pères de l'Eglise. Seulement il n'y avait pas de raison de les séparer des théologiens... Si bien que j'ai été amené à faire toute une histoire de l'exégèse. C'est ce qui m'a pris beaucoup de temps. J'ai été amené à consulter à peu près 900 commentaires du Nouveau Testament : je n'en ai omis aucun, quelle que soit la tendance qu'il manifeste et j'ai tenu compte de tous.

- *Combien de langues parlez-vous ou comprenez-vous ?*

Abbé Carmignac : Pour faire de l'exégèse, il faut savoir sept langues au point de départ : français, anglais, allemand, latin, grec, hébreu et araméen. Et puis j'ai appris l'italien (j'ai fait mes études à Rome), et je sais un peu le syriaque et un tout petit peu de copte. Et j'ai un peu regardé l'arabe : juste de quoi me débrouiller pour chercher dans un dictionnaire.

- *En quoi le Notre Père est-il très proche du style du Christ et en quoi semble-t-il impensable que cette prière ait été donnée par un autre que Lui ?*

Abbé Carmignac : Le style est exactement celui que l'on retrouve dans les paraboles. Il est très simple, limpide, et il y a une très grande densité de pensée en même temps qu'une très grande économie de mots : on ne retrouve cela que dans les paraboles et dans certains discours de saint Jean. Et je me demande si saint Jean ne serait pas, de tous les évangélistes, celui qui aurait le mieux rapporté la pensée de Jésus : c'est lui qui a eu le plus la mémoire du cœur et la mémoire de l'intelligence.

- Vous avez remarqué que l'on doit aller des textes à la théologie, pour étudier l'écriture. Ne pensez-vous pas que l'on fasse un peu le chemin à l'envers dans bien des cas ?

Abbé Carmignac : Oui. Et ce n'est pas toujours de la théologie que l'on part : c'est souvent de la philosophie...

Il faudrait, voyez-vous, lire l'écriture avec une âme vierge. Il faut être tout pur, tout docile, tout prêt à recueillir tout ce que l'Écriture nous dira. Je crois que la tâche de l'exégète catholique c'est de réclamer chez tout le monde cet état de pureté intérieure, de docilité. Il faut être accueillant au texte et puis le laisser germer et fructifier en soi.

Pater Noster, Jean-Henri Fabre et la Mort.

Nous sommes en juillet 1914. Les bruits de guerre sont paroxystiques. Jean-Henri Fabre, le savant entomologiste est dans sa maison de l'Harmas (*), à l'entrée du petit village de Sérignan, maison blottie au fond d'une allée de lilas et qu'il a restaurée. À son image. Il a quatre-vingt dix ans. Cloué au lit par la maladie, entouré des soins attentifs de Sœur Adrienne – sa garde-malade – et de l'amitié de Mgr Latty, archevêque d'Avignon, le doux Fabre est dans la vérité de sa vie. Il s'est éloigné de Dieu, la maladie l'y ramène. Il a le pressentiment de sa fin prochaine et la prescience de la conflagration à venir dans ce siècle de fer et de feu qui vient de s'ouvrir.

Voilà le contexte et voici les faits.

Nous sommes donc en juillet 1914 : Mgr Latty a conquis la sympathie et la confiance du Savant et le conduit doucement à mourir en chrétien, renouant avec ce qui laisse en son cœur le meilleur des souvenirs, le souvenir d'enfance. Peu à peu, il apprend et récite, aidé par Sœur Adrienne, la prière des agonisants avec ces paroles poignantes de Jésus-Christ s'adressant à son Père :

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.
(Père, entre vos mains, je remets mon esprit).

Puis, Mgr Latty conseille à Sœur Adrienne la récitation du Notre Père, « cette prière sublime du Seigneur pour les petits et les grands ». Arrivé à : Et ne nos inducas in tentationem, le doux Fabre se rebelle, objecte nettement : « Non, je ne demanderai pas à Dieu de ne pas m'induire en tentation, car il ne saurait le faire ». Consternée par ce refus, Sœur Adrienne informe Mgr Latty. Voici les arguments remarquables que, par lettre du 15 juillet 1914, Mgr Latty développe à l'intention de l'illustre malade :

Il a eu raison de vous dire que Dieu ne tente personne. Ce sont les expressions même d'une épître de l'apôtre St Jacques. Aussi bien, les mots du Pater : Et ne nos inducas in tentationem doivent-ils être traduits : Et ne nous laissez pas induire en tentation, ne permettez pas que nous y entrions. La conclusion pratique est que nous devons fuir toute tentation, dès qu'elle se présente ; notre faiblesse morale est grande, et il y a toujours témérité, présomption à vouloir braver ce qui est un danger pour notre vertu (...) ».

Jean-Henri Fabre s'éteint dans la paix de Dieu, muni des sacrements, à l'automne de l'année suivante. Par un merveilleux automne provençal. Au loin rougeoie l'horizon qu'a embrasé le philosophisme athée et ses philosophades, comme un écho de ce « brigandage de la vie » qu'avait observé le Savant chez les insectes et qui, maintenant, se déplaçait chez les humains.

Octobre 1915 – Jean Carmignac a un peu plus d'un an. C'est à lui que va être confié le soin de donner leur sens aux paroles de Jean-Henri Fabre, aux intuitions de Mgr Latty, de redécouvrir sous les dépôts accumulés le joyau du Notre Père – et notamment de la sixième demande. Et, via l'Association Jean Carmignac, de le faire connaître au Saint Père Benoît XVI.

Ocres sont les automnes, bleue est l'Espérance.

Christian Fayat

* Harmas désigne, en Provence, une étendue inculte, caillouteuse, abandonnée à la végétation du thym. J.-H. Fabre l'a défrichée partiellement pour y installer un potager, la plus grande partie est restée en lande.

Bibliographie.

- J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques / Les merveilles de l'instinct chez les insectes* (Delagrave) ; « J.-H. Fabre » par A. Flory (La Bonne Presse, sans date) ; Revue *Le Noël* 18 et 25 septembre 1919.

- J. Carmignac, *Recherches sur le Notre Père* (Letouzey et Ané, 1969) ; Les *Nouvelles* de l'Association Jean Carmignac, « Témoignage de l'Abbé Carmignac », 2006, 29, pp. 3-5 ; *ibid.*, 30, pp. 3-4 ; *ibid.*, 31, pp. 8-11 ; *ibid.*, 32, pp. 8-10.

Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du I^{er} siècle après Jésus-Christ (IX^{ème} partie)

Après nous avoir exposé les raisons de l'authenticité probable de la plus grande partie de la correspondance entre Saint Paul et Sénèque, Madame Ramelli nous parle maintenant de documents païens provenant de la région syrienne tout à fait intéressants relativement à l'existence historique de Jésus-Christ.

La connaissance du message évangélique semble s'étendre aussi à d'autres auteurs païens du I^{er} siècle après J.-C.. Si nous nous déplaçons vers le Proche Orient, dans la région Syrienne, le Stoïcien Mara Bar Serapion écrit une lettre de parénèse philosophique en syriaque à son jeune fils étudiant, dans les années soixante-dix du I^{er} siècle, ou peu après, au lendemain de la prise de Samosate par les Romains en 73 ap. J.-C.. Et parmi les exemples de sages persécutés dont les persécuteurs ont été punis par la suite, à côté de Socrate et de Pythagore, il insère aussi le « sage roi des Juifs » mis injustement par eux à mort, qui cependant « vit encore dans les lois qu'il a promulguées » ; pour l'avoir condamné les Juifs ont été privés de leur patrie avec la diaspora (62). L'attitude de Mara envers le fait chrétien présente des ressemblances notables avec celle de Flavius-Josèphe dans le célèbre *Testimonium Flavianum* (*Ant. Jud.*, XVIII, 3, 3), qui semble authentique, excepté pour le rétablissement d'un terme comme λεγόμενος - par ailleurs attesté dans certaines sources de l'antiquité dépendant de Josèphe – avant celui de Χριστός : Josèphe y présente Jésus comme « homme sage [σοφός] » et en rappelle la mort due aux chefs juifs, la Résurrection et les disciples :

« ceux qui dès le début s'étaient mis à l'aimer ne cessèrent pas : de fait il leur apparut le troisième jour de nouveau vivant » (63).

Du reste d'autres indices de la connaissance du Christianisme naissant parmi les païens également en région syrienne semblent présents en Osroène. Si au temps d'Abgar IX, à l'époque des Sévères, le Christianisme était certainement présent dans la région et dans sa capitale Edesse, centre du Christianisme syriaco-araméen, il est nécessaire d'user pour le I^{er} siècle d'une extrême prudence (64). Les actes apocryphes syriaques qui portent le nom de *Doctrina Addai* concernent l'évangélisation d'Edesse par Thaddée, disciple de St Thomas, et remontent à environ 400, mais puisent leurs sources dans des documents de beaucoup antérieurs et, en particulier, contiennent une copie de la correspondance, qui avait été déposée dans les archives royales, entre Tibère et Abgar V, le toparque d'Edesse, mort vers l'an 50 ou 64 ap. J.-C., de qui Tacite parle aussi (*Ann.*, XIII, 12-14). Dans ces lettres qu'on peut placer vers 35-37, Abgar V, informé du fait que Jésus avait été tué par les œuvres des Juifs, demande à Tibère d'intervenir contre ces derniers et de destituer Pilate qui leur avait cédé ; Tibère répond qu'il a déjà pris soin de déposer Pilate – ce qui advint effectivement par les œuvres de Lucius Vitellius selon Flavius-Josèphe (*Ant. Jud.*, XIII, 4, 2) – et promet de punir dès que possible les Juifs. Par conséquent, même si la conversion d'Abgar V, voulue par la légende, reste absolument incertaine et si son échange épistolaire présumé avec Jésus est certainement apocryphe, l'attitude de ce souverain semble cependant porter de l'intérêt et être favorable à l'événement chrétien.

Ilaria Ramelli

(62) RAMELLI, *Stoïcisme et Christianisme en région Syriaque*, 197-212, contenant aussi des arguments contre les récentes propositions de datation tardive de cette lettre, et avec une attention particulière sur la prédication d'un autre Stoïcien, Musonius Rufus, en région Syrienne, où il a été écouté par un souverain local ; de son côté aussi pour Musonius les contacts avec le Christianisme naissant ne sont pas exclus : EAD., *Introduzione a Musonio. Diatribe, frammenti, Testimonianze*, Milan 2001. Je suis revenue sur la lettre de Mara, avec, de plus, une traduction, dans *La lettera di Mara Bar Serapion*, in *Stylos* 13 (2004), en cours de publication. En général B.J. MALINA, *The New Testament World. Insights from Cultural Anthropology*, 3rd Edition Revised and Expanded, Louisville, Westminster 2001 ; C.P. THIEDE, *Jesus Tiberius : Zwei Söhne Gottes*, München 2004.

(63) Je m'en suis occupé dans I. RAMELLI, *Alcune osservazioni circa il Testimonium Flavianum*, in *Sileno* 24 (1998, publié en 2000), 219-235 ; C.P. THIEDE accepte en totalité l'authenticité du *Testimonium* C.P. THIEDE, *What they knew about Jesus*, in *The Church of England Newspaper*, 13 mai (2004), 31 ; ID., *The Jew Josephus and Jesus the Messiah*, *ibidem*, 10 juin (2004), 23.

(64) I. RAMELLI, *Alcune osservazioni sulle origini del Cristianesimo nelle regioni ad est dell'Eufrate*, in *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medioevale. Il romanzo di Alessandro e altri scritti*, Atti del Seminario Internazionale di Studi, Roma-Napoli 25-27 septembre 1997, éd. R.B. FINAZZI – A. VALVO, Alessandria 1998, 209-225 ; EAD., *Edessa e i Romani tra Augusto e i Severi : aspetti del regno di Abgar V e di Abgar IX*, in *Aevum* 73 (1999), 107-143 ; EAD., *Dal Mandilion di Edessa alla Sindone. Alcune note sulle testimonianze antiche*, in *Ilu* 4 (1999), 173-193 ; EAD., *L'apologia siriana di Melitone ad "Antonino Cesare" : osservazioni e traduzione*, in *Vetera Christianorum* 36 (1999), 259-286. EAD., *Possible Historical Traces in the Doctrina Addai ?*, relatione presentata all' *International Meeting of the Society of Biblical Literature, Groningen, July 26-28, 2004*, en cours de publication ; EAD., *Abgar Ukkama e Abgar il Grande alla luce dei recenti apporti storiografici*, in *Aevum* 78 (2004), 103-108. *Ibid.*, 10 juin (2004), 23.

La 6^e demande du Notre Père en breton

De temps immémorial la langue bretonne a été utilisée dans les églises de Bretagne. Le farouche anti-clérical « petit père Combes », rendu furieux par la résistance des Bretons dans sa lutte contre les congrégations, et convaincu que le clergé dressait ses ouailles contre la république, perdit même sa bataille pour interdire le breton à l'église (1902-1903). Et si depuis cette époque cet usage avait bien diminué, il retrouve aujourd'hui une jeunesse nouvelle auprès des catholiques bretonnants. Car, depuis Vatican II il ne s'agit plus seulement du catéchisme, des cantiques et des sermons, mais c'est toute la liturgie elle-même, messe et sacrements, qui se trouve traduite en breton.

C'est ainsi que les messes bretonnes dites chaque dimanche à tour de rôle dans les paroisses du Léon utilisent le missel breton du diocèse de Quimper et Léon, et que le peuple récite ou chante pieusement son *Notre Père* selon ce même missel :

On Tad hag a zo en nenvNotre Père qui es aux Cieux

Ha non lezit ket.....Et ne nous laisse pas
da goueza en tentadur.....tomber dans la tentation

Le bon prêtre à l'origine de cette traduction n'était pas un savant exégète mais « *son bon sens théologique l'aura sans doute préservé de suivre littéralement le texte français actuel parce qu'il lui paraissait compromettre l'honneur de Dieu* » (1).

Gilles Pichon

(1) « *Recherches sur le Notre Père* », Jean Carmignac, page 294.

Flavius Josèphe :

le voile du Temple déchiré, l'Homme de bien livré à la mort, le tombeau vide..

Le texte de Flavius Josèphe que nous avons publié dans le dernier bulletin – *Hérode, les Mages et le Massacre des Innocents* – ayant suscité l'intérêt de plusieurs de nos lecteurs, nous continuons à explorer cette fameuse « version slavone » (car retrouvée en vieux russe uniquement) intitulée *La prise de Jérusalem* (1), dont il était extrait. Rappelons que, tout au début de *La Guerre des Juifs*, il dit lui-même avoir écrit « dans la langue de ses pères » (hébreu ou araméen en caractères hébraïques) une version précédente des événements concernant la guerre commencée en 66 par un soulèvement des Juifs contre l'occupant romain, doublée de très durs épisodes de guerre civile et se terminant par le siège puis la prise de Jérusalem par les Romains (août 70), avec l'incendie du Temple.

Quelques années plus tard, alors qu'il était installé à Rome dans un appartement de l'empereur Vespasien et touchait une rente annuelle versée par le pouvoir impérial, Josèphe fit un 2nd récit des événements, cette fois en grec, *La Guerre des Juifs*, qu'il donna à lire au roi Agrippa II et offrit à Vespasien et Titus. C'est donc au tout début de ce second ouvrage qu'il prévient ses lecteurs qu'il a déjà raconté les mêmes événements dans une version antérieure. Celle-ci fut longtemps considérée comme perdue, mais il y a de fortes chances que la « version slavone » en soit l'émanation, après un passage par le grec.

Cette 1^{ère} version - *La Prise de Jérusalem* – est plus courte, plus adaptée à un public juif, mais elle comporte aussi des passages qu'il a supprimés dans *La Guerre des Juifs*, sa 2^{nde} version, en particulier les passages qui évoquent des faits ou des personnes dont parlent aussi les Evangiles.

Voici deux « § 4 » parallèles, rangés au même endroit (livre V, chapitre 5, § 4) aussi bien dans *La Prise de Jérusalem* que dans *La Guerre des Juifs*. Mais la seconde partie de ce § 4 de la 1^{ère} version (ci-dessous à

gauche, en gras) - qui se rapporte au voile du Temple qui s'est déchiré, à un « homme de bien » et à un tombeau vide, Josèphe l'a supprimée dans *La Guerre des Juifs*.

Extrait de *La prise de Jérusalem*, livre V, chapitre 5, § 4 :

§ 4. Le Temple lui-même était au milieu, le sanctuaire sacré ; on y accédait par douze marches. La hauteur de la façade s'élevait à cent coudées et en largeur elle en avait autant ; par derrière, il était plus étroit de quarante coudées. [...]. Il y avait au dessus du portail que j'ai dit des pampres d'or, d'où pendaient des grappes d'or, hautes d'une taille d'homme. A l'intérieur il y avait aussi une porte à battants d'or massif, hauts de cinquante-cinq coudées et large de seize. Par devant **pendait un voile** égal en largeur et en longueur, qui était un tissu babylonien, travaillé d'hyacinthe, de byssus, d'écarlate et de pourpre, admirable à voir, et dont le dessin n'était pas sans philosophie, mais donnait une image de toutes choses. Car l'écarlate figurait le feu, le byssus la terre, l'hyacinthe l'air et la pourpre la mer : l'écarlate et l'hyacinthe sont comparées à ce qui a été dit en raison de leur aspect, le byssus et la pourpre sont rapprochées par leur origine, l'un de la terre, l'autre de la mer. Et sur le voile était figuré tout le spectacle des cieux et leur science, hormis les douze signes du zodiaque.

Ce voile avant cette génération était entier, parce que les hommes étaient pieux ; mais maintenant c'était pitié de le regarder, car il s'était déchiré soudain du haut jusqu'en bas, lorsqu'un homme de bien, et qui par ses œuvres n'était pas un homme, fut livré à la mort contre salaire. Et beaucoup d'autres signes effrayants, raconte-t-on, eurent lieu alors. Et une fois tué, après l'ensevelissement, on disait qu'il avait été introuvable dans le tombeau : les uns en effet le prétendaient ressuscité, et les autres volés par ses amis. Je ne sais lesquels disent le plus vrai. Car un mort ne peut se relever de lui-même, mais par l'aide de la prière d'un autre juste, à moins que ce ne soit un ange ou quelqu'autre des puissances célestes, ou que Dieu lui-même ne paraisse comme un homme et accomplisse tout ce qu'il veut, et marche avec les hommes et tombe et se couche et se relève, selon sa volonté. Les autres disaient qu'on n'avait pas pu le voler, puisqu'autour de son tombeau on avait posté des gardiens, mille Romains et mille Juifs. Voilà ce qu'on dit à propos de ce voile et pour la cause de son déchirement.

[Et *La prise de Jérusalem* passe au § 5 :]

§ 5. Quand on était à l'intérieur, on était accueilli par la partie de plain-pied du Temple, dont la hauteur était de soixante coudées...etc..

Extrait de *La Guerre des Juifs*, livre V, chapitre 5, § 4 :

§ 4. Le Sanctuaire lui-même, le Saint Temple, était placé au centre et on y accédait par douze marches ; la hauteur et la largeur de sa façade étaient égales, chacune faisant cent coudées ; mais en arrière elle était plus étroite et mesurait quarante coudées. [...]. Le portail par lequel on y entrait était, comme je l'ai dit, entièrement recouvert d'or, ainsi que tout le mur autour. IL était surmonté de vignes en or, d'où pendait des grappes de la taille d'un homme ; il y avait des portes en or de cinquante-cinq coudées de haut et de onze de large, devant lesquelles était **suspendu un voile** d'une longueur égale : c'était une étoffe babylonienne brodée de jacinthe, de lin très fin, d'écarlate et de pourpre, d'un admirable travail. D'ailleurs ce mélange de matériau n'était pas sans valeur symbolique : il constituait une image de l'univers. L'écarlate semblait faire allusion au feu, le lin à la terre, la jacinthe à l'air, et la pourpre à la mer ; pour l'écarlate et la jacinthe, à cause de la ressemblance des couleurs, pour le lin et la pourpre, à cause de leur origine ; puisque l'un est produit par la terre, l'autre par la mer. Sur l'étoffe était représentée une carte complète du ciel, sauf les signes du Zodiaque.

[Dans *La Guerre des Juifs* commence aussitôt le § 5 :]

§ 5. Si l'on entrait, on se trouvait sur la partie du Temple constituant le rez-de-chaussée. Elle avait soixante coudées de haut...etc..

Il n'est pas nécessaire de commenter l'aspect « contact » avec les Evangiles de cette seconde partie du § 4 de la version slavone. Notons toutefois que c'est à propos du rideau du Temple – parce que tout ce qui touche au Temple est central pour un Juif (alors que les Evangiles n'y consacrent qu'un seul verset : Mt 27, 51 ; Mc 15, 38 ; Lc 23, 45) – que Josèphe raconte la rumeur qui lui est parvenue à propos de la cause spectaculaire et énigmatique de sa déchirure. Notons aussi que Josèphe est très confus dans son évocation de « l'homme de bien, livré à la mort et introuvable dans le tombeau ». De plus il n'hésite pas à exagérer – ou à se faire l'écho de l'exagération portée par la rumeur populaire – concernant le nombre de gardes (ici un total de deux mille !) postés autour du tombeau.

Nous continuerons à reproduire, dans de prochains bulletins, ces passages du slavon qui présentent des contacts avec des personnes et des faits connus par les Evangiles, puis, in fine, nous tenterons de résumer l'étude très approfondie (2) d'Etienne Nodet, qui lui permet de conclure de façon formelle à l'authenticité de la version slavone.

J. C. Olivier

(1) *La Prise de Jérusalem*, de Josèphe le Juif, texte vieux-russe édité intégralement par V. Istrin, Membre de l'Académie des Sciences de Leningrad ; éd. bilingue vieux-russe/français publiée par l'Institut d'Etudes slaves, Paris 1934-38, 2 vol.

(2) E. Nodet a consacré à la version slavone les pp.129 à 242 de *Flavius Josèphe, l'homme et l'historien*, 2000, puis les pp. 242 à 316 de *Le Fils de Dieu*, 2002, et a publié les textes slavons présentant des contacts avec les Evangiles, en annexe de *Histoire de Jésus*, 2003. Le tout aux éditions du Cerf, à Paris.

XE MAPIA,

Abréviation en grec de Kàire Maria

Un autre indice de l'historicité des Evangiles

... et de la valeur de la tradition. Les Evangiles de l'enfance tant décriés, et décrits comme relevant de la légende, offrent une fois encore grâce à l'archéologie un témoignage de leur authenticité.

Bien peu sont au courant de cette découverte qui ne date pourtant pas d'hier, et même le nom de celui qui l'a faite, un savant éminent entre tous, est inconnu du grand public : il s'agit de Bellarmino Bagatti, mort en 1990, prêtre franciscain, colosse de l'archéologie, professeur, chercheur, auteur de nombreux livres, honoré de multiples distinctions, responsable de fouilles prestigieuses... Il suffit de visiter le site Internet qui lui a été consacré en plusieurs langues pour se faire une idée de son immense valeur (1).

C'est à lui que nous devons cette découverte qui a provoqué en lui une explosion de bonheur telle qu'il disait que cela le payait de toute la fatigue d'années d'obscur travail. Notre ami, le Père Massimo Atrua, arrivé par hasard sur les lieux justement ce jour-là relate l'excitation, la joie débordante qui enivrait le père et tout son entourage. Et Vittorio Messori qui l'a interviewé sur ce presque miracle, rapporte ainsi ses paroles dans *Inchiesta sul Cristianesimo* :

« C'est arrivé à Nazareth, on reconstruisait la basilique de l'Annonciation, je pus creuser, faire des fouilles dans la grotte qui selon la tradition était la maison (*) de Marie : pensez-y, l'endroit même du commencement de tout, l'apparition de l'ange, le *fiat* de la toute jeune Vierge ! Toutes les maisons de Nazareth étaient ainsi faites : de misérables masures percées dans le calcaire, grottes dans le flanc de la colline, où personnes et animaux vivaient ensemble. Je dirigeais les opérations, nous allâmes au fond, nous arrivâmes jusqu'à la strate pré-constantinienne, nous découvrîmes qu'immédiatement, depuis le début, ce lieu avait été transformé en sanctuaire. Sur un enduit, ce graffiti émouvant, en grec : Kàire Maria. Ave Maria. Le premier témoignage, absolument, de la dévotion à la Vierge, un écrit tracé par un pèlerin au premier siècle déjà. »

Au premier siècle prenez-y garde. Au premier siècle dit également une émission présentée en 1987 par la TSI (Télévision de la Suisse Italienne), référant : « Cet écrit, soutiennent les Franciscains, est du premier siècle. »

Mais voilà, aujourd'hui, qui sait comment et pourquoi ce premier siècle s'est transformé en deuxième siècle (2), en deuxième-troisième siècle (3), en troisième (4), voire, ne nous privons de rien, en quatrième siècle (5). Le Père Bagatti avait parlé de strate pré-constantinienne : il était difficile d'avancer une date ultérieure, Constantin ayant été empereur romain de 306 à 337, mais certains ont sauté le pas, en restant dans le vague pour être sûrs de ne pas se tromper, et parlent d' "avant 431" (c.à.d. avant le Concile d'Ephèse) (6). Cependant il est à souligner que ces dates variées et variables ne sont jamais agrémentées d'aucun commentaire, d'aucune justification. Et ceci pose question. Il s'agit là, ou bien, d'une volonté de tromper. Il est évident que ce graffiti dérange. Si la salutation de l'ange relatée dans l'Evangile est déjà connue au premier siècle sur les lieux mêmes que les Evangiles et la tradition reconnaissent pour ceux de l'annonciation, il est difficile de décréter que tout dans les Evangiles de l'enfance a été inventé ou relève de la pieuse légende, difficile aussi d'aller affirmer que Nazareth n'a jamais existé parce qu'on n'en a aucune référence dans l'Ancien Testament, ni ailleurs dans l'antiquité. S'il ne s'agit pas d'une volonté de tromper alors nous avons affaire là à ce qu'il y a lieu d'appeler le complexe de Galilée. Une peur panique d'affirmer quoi que ce soit qui puisse être contredit un jour ou l'autre par les athées, ou plutôt par ceux qui haïssent Notre Seigneur et son Eglise, si bien qu'on leur concède tout par avance, qu'on édulcore la vérité pour ne pas leur déplaire.

Mais si le Père Bagatti concluait (en citant aussi le texte de nombreux autres graffiti trouvés là à Nazareth) :

« C'était la preuve, par conséquent, de la vérité de la tradition qui, là, toujours, avait indiqué le lieu de l'Annonciation »,

il ajoutait immédiatement une deuxième conséquence de cette découverte : « Mais c'était aussi la preuve que la dévotion à Marie, l'invocation qui lui est faite naissent avec le Christianisme lui-même. »

Et là encore ce graffiti dérange. Il n'est plus possible, à cause de lui, comme certains le font remarquer, de prétendre que c'est le concile d'Ephèse en 431 qui a imposé le culte (et l'amour) de la sainte Vierge, et de dire que c'est l'Eglise catholique qui l'a prescrit de façon autoritaire, ou pour satisfaire à une invention tardive de petites gens emplis de superstitions, ou pour cause de refoulements relevant de l'analyse freudienne, ou même pour développer une dévotion visant à mieux asservir les femmes, grâce à une vague silhouette féminine présentée immanquablement comme soumise, silencieuse et occupée des soins du ménage. Certains parlent même de l'adaptation d'un culte païen à une divinité féminine (7). Les versions sont multiples... C'est pourquoi d'autres ont préféré ignorer l'existence de ce témoignage et passer le tout sous silence pour imposer la suppression des statues dans les églises, celle des processions du 15 août et celle des miracles de Lourdes. (Avez-vous remarqué comme le dernier miracle en date a été escamoté ? Il s'agissait de ne pas déranger ce qui ne devait rester qu'une affaire privée, une affaire de famille, nous a-t-on doctement expliqué à la télévision).

Et quant à vouloir que la mère de Jésus ait été silencieuse et soumise, comment interpréter ce cri d'enthousiasme, ce cri presque guerrier du Magnificat ? Comment expliquer que ce soit elle et non Saint Joseph qui ait dit ce qu'elle avait à dire à l'enfant Jésus quand ils l'ont retrouvé après trois jours d'angoisse ? Comment expliquer sa "soumission" à son divin fils lors des noces de Cana ? Et pour les tâches ménagères, quand, à part, et ce n'est même pas sûr, le jour de l'annonciation, la voyons-nous même simplement chez elle ? Elle est toujours sur les routes.

Précisons aussi pour les tenants du refoulement freudien, que la Vierge ne peut pas, en dépit des efforts de certains ecclésiastiques de renom, être présentée comme la mièvre ingénue que l'on sait, puisqu'elle pose une question, et quelle question pour les bégueules !, avant de donner son consentement à l'ange de l'Annonciation. A cause de cette question aussi il est impossible de faire du modèle des femmes et des Chrétiens en général celui qui accepte tout aveuglément sans faire agir sa raison. Et cette attitude assurément plaît aussi à Dieu.

Non décidément l'amour pour la sainte Vierge, la vraie, celle dont nous parlent les Evangiles et les Actes des Apôtres, ne pouvait que remonter aux origines. Grâce à ce petit graffiti nous en avons aujourd'hui la preuve.

Marie-Christine Ceruti

(*) Pour mieux comprendre, voir notre bulletin n°26 sur la maison de la Sainte Vierge (ndr).

(1) En français : www.christusrex.org/www1/ofm/sbf/segr/profs/Bagatti/SBFbagat_Fr.html

(2) 2^{ème} siècle : www.it.wikipedia.org/wiki/Mariologia

(3) 2^{ème}-3^{ème} s. : www.donatocalabrese.it/jesus/nazaret.htm

(4) 3^{ème} siècle : www.quichetdusavoir.org/ipb/index.php?showtopic=16063&view=old

(5) 4^{ème} siècle : www.parolacristiana.it/?p=163

Ou www.donbosco-torino.it/ita/Maria/feste/2000-2001/Festa%20a%20Maria%20presente.html

(6) Avant 431 (Concile d'Ephèse) : www.donatocalabrese.it/jesus/archeo7.htm

ou 198.62.75.4/www1/ofm/san/TSnzz04.html

(7) www.telebene.it/

Assemblée générale : samedi 12 décembre 2009.

Pour diverses raisons, notre assemblée se tiendra en décembre, et non en octobre comme habituellement.

XE MAPIA – Ave Maria

